

4ème récit de voyage en Afghanistan

Pascale Goldenberg, été 2009

L'édition de ce récit a pris une éternité (plus de 2 ans), alors que je m'étais donné de le faire très rapidement ; je comptais produire un mélange de textes et de photos, pour le rendre plus attractif. « Le mieux est l'ennemi du bien », désolée !

Vous êtes nombreux à suivre avec intérêt le déroulement et l'évolution du projet, il n'est donc pas question de laisser tomber un récit de voyage, bien que le 5ème attende déjà !

La grande nouvelle du voyage en 2009 est le lancement d'un second projet de broderie à l'Ouest de l'Afghanistan.

Le 30 juillet 2009 : Atterrissage à Kaboul, à la minute-près, à 6 H: mais oui, cela existe des vols parfaits ! On me demande souvent comment on vole pour Kaboul : il est possible de prendre un vol direct depuis Francfort (c'est mon cas), qui demande exactement 7 heures de vol. Il existe bien sûr d'autres possibilités mais qui exigent une correspondance et qui sont donc plus longues.

Khaled et Jahed, les deux fils aînés de ma famille d'accueil, la même depuis 6 ans, me récupèrent à l'aéroport, m'annonçant que nous rentrons vite à la maison car je dois déjà être de retour à l'aéroport à 9h, m'envolant ce matin-même pour Herat avec Rateb. En chemin nous sommes arrêtés par un contrôle de policiers qui passent la tête par la fenêtre avant où sont assis les deux hommes, puis regardent à l'arrière où je suis assise. Ils nous laissent continuer aussitôt et sans encombre en ajoutant « oh, vous promenez votre mère » ! Je fus donc identifiée comme Afghane, ce qui était un signe de bienvenue fort à propos. Les précautions que je prends sont donc efficaces : je quitte la maison à Fribourg habillée « à l'Afghane », sauf que je n'ai pas encore de foulard sur les cheveux. Je porte une tunique longue à manches longues sur un pantalon large qui tombe jusque sur les chevilles. J'ai des sandales et ne porte pas de chaussettes. Le foulard, je m'en pare, seulement quand que je descends de l'avion à Kaboul.

Le séjour à Herat : Les jours suivants, pendant une petite semaine, je reste à Herat ou circule aux alentours. Cette ville se situe presque à la frontière avec l'Iran au Nord-Ouest de l'Afghanistan ; je suis l'hôte de Rateb et de sa famille. Rateb vit à Herat à nouveau après avoir passé la majorité de sa vie en Allemagne. Je suis extrêmement bien reçue, parlant avec les mains avec les femmes mais en anglais avec l'aînée des filles qui va bientôt passer son bac. Rateb s'occupe de tous les projets de l'association DAI autour de Herat, ils peuvent se situer à des centaines de km de là. Ma visite a principalement un but, celui d'initier un second projet de broderie à Sharak. Rateb s'est déjà investi dans les préparatifs : à Sharak, à une quinzaine de km de Herat se construit une petite ville (Sharak signifie « petite ville ») d'une population exclusive du groupe ethnique Hazara, principalement des réfugiés revenant de l'Iran tout proche. Il existe à Sharak un centre de formation pour femmes financé en partie par la DAI avec l'aide conséquente de « Terre des femmes ». La directrice de ce centre est une jeune femme Hazara très dynamique et efficace, Aqila Nazari. Grâce à elle et Rateb, j'avais déjà eu la possibilité de recevoir les premiers échantillons de broderies; le temps était donc venu de lancer le projet en lui-même. Nous nous sommes rencontrés trois fois, pour faire connaissance, nous faire confiance ainsi que pour placer le cadre technique et financier de cette broderie. On discuta le prix d'achat des 2 sortes de broderie : Keshide (une sorte de tapisserie à l'aiguille colorée, rappelant la tapisserie vénitienne) et Kandaharidusi (la broderie de Kandahar, complètement en blanc, celle de leur tshadri, le voile intégral). Le travail de broderie est entièrement réalisé en fils de soie, fils offerts par la société *Madeira Garne* qui nous offre déjà les fils de coton du premier projet. Les femmes n'avaient plus

de motifs traditionnels parmi leurs effets personnels, les ayant vendus pendant la guerre, pour récupérer quelques afghanis, vendant tout ce superflu non indispensable pour survivre. Dès mon retour, je leur envoyais une palette de photos de leurs motifs traditionnels, récupérés dans des livres de broderie ou encore ceux de ma collection personnelle.

Elles ne brodent plus traditionnellement pour leurs besoins personnels, estimant, tout comme l'estiment les brodeuses de Laghmani, que broder à la main est passé de mode. Par contre, elles adorent tous les tissus brodés industriellement. Je peux affirmer que ces projets de broderies prolongent la vie de techniques textiles en voie de disparition.

Les femmes Hazara sont très réservées comparées à cette Aqila que je connaissais ! Je me rends compte que les femmes réfugiées en Iran pendant la guerre, ont pris de l'assurance, toutefois elles ne savent plus broder et ne désirent plus s'y remettre. Par contre, il en est tout autre pour celles ayant passé toutes les années de guerre en Afghanistan, dans les conditions indescriptibles de survie. Elles savent encore broder et acceptent de participer au projet. Elles sont tellement réservées qu'en les quittant, je n'ai pas osé demander de les prendre en photo.

Entre-temps les broderies arrivent régulièrement de Sharak; vous pouvez les découvrir dans la galerie internet picasa ; vous pouvez passer commande auprès de moi.

On me promène assidûment ; Naim, le second homme de la DAI sur place, est un jeune homme efficace et nous accompagne fidèlement. Je n'ai pas l'intention de commenter tous les autres projets mais seulement vous raconter quelques anecdotes.

Nous sommes partis pour la journée et sommes invités à manger le repas de midi par un homme de la Shura (l'assemblée des « Anciens » du village). Son fils est présent et aide à faire le service, je suis la seule femme présente. Je fais demander à l'homme de la Shura : « Combien il a d'enfants? – Seulement celui-ci ». Mais quelques minutes plus tard, un autre homme du village présent renchérit : « Mais tu as aussi des filles, non? – Oui, huit, mais elles ne comptent pour rien ».

Nous rendons visite à l'école de Gebrail, pour se rendre compte de l'état des bâtiments. Ce sont encore les vacances d'été, nous ne rencontrons que le gardien de l'école. Alors que nous quittons le terrain scolaire, une petite fille toute menue mais franchement décidée vient à notre rencontre et nous demande où se trouve le bureau des inscriptions en première classe. Elle fait preuve d'une assurance incroyable et elle est si déterminée ! Elle accepte que je la photographie. Quelques mètres plus loin, ce sont deux très jeunes garçons, cartable au dos, qui cherchent aussi le bureau d'inscription.

L'excursion à Shotodaran (qui signifie « ceux qui possèdent des chameaux ») où vit un clan de semi-nomades est fort intéressante. Pratiquement tous les hommes adultes sont partis en deux groupes pour tout l'été, à plusieurs centaines de km, en direction de Ghazni. Je me promène dans le tout petit village en compagnie de deux enfants, qui me font visiter quelques maisons de plusieurs pièces, toutes avec un toit en coupole. J'observe des femmes au travail, elles tissent en plein-air de larges bandes en poils de chèvres, bandes qui servent à monter les tentes de nomades, puis je retrouve mes accompagnateurs à la maison de l'Ancien du village. Sa femme, Djamaleti, me fait très bonne impression et rayonne aisance et sûreté. Elle raconte qu'elle aime son mari mais que ce dernier est trop paresseux. Alors que je la questionne à propos des tapis en feutre sur les quels nous sommes assis, nous commençons à parler de techniques textiles. Elle

me raconte que les femmes nomades ne tissent plus de kélims, qu'ils sont passés de mode et que plus personne n'accepterait de payer le prix d'un tel travail. Elle continue à faire du feutre pour les besoins personnels, principalement des hommes, en réalisant des manteaux de nomades, Shapan nomadi, dont le feutre est si épais qu'il fait penser au feutre industriel ; sa confection demande énormément de travail et d'énergie corporelle. Ainsi pourrait naître le désir (ou le regret de ne pas l'être) d'être ethnologue pour commencer par passer une semaine en sa compagnie pour l'interviewer et compiler les histoires de sa vie de nomade puis de semi-nomade et grand-mère d'une vingtaine de petits-enfants.

La vie était auparavant si dure, qu'elle se souvient avec douleur des hivers ; Djamaleti avait mis au monde quatre fils et trois filles. Tous les fils ont survécu, par contre toutes les filles sont mortes. Quand la vie est vraiment trop dure, alors il faut faire un choix : à qui donner une chance de survie ?

Séjour à Kaboul et dans la plaine de la Shomali (Laghmani)

Le séjour à Kaboul et Laghmani se déroule à un rythme soutenu, car il y a très peu de temps pour réaliser le programme prévu. Il s'agit d'un aller-retour journalier à Laghmani. Khaled conduit, accompagné d'un homme (de son frère ou de son père) parce que nous sommes deux femmes dans la voiture, parce que la voiture peut (et va) tomber en panne, parce que nous transportons de grosses sommes d'argent. Entre-temps je passe 2 jours à Kaboul, pour calculer tous les salaires des femmes et préparer l'ensemble du matériel à leur distribuer. Je suis accompagnée chaque jour par l'interprète Frozan. Voici les tâches qui nous attendent :

- les salutations aux Anciens de 2 des 4 villages où vivent les brodeuses (par manque de temps) : Qala-e-kona, Kakara, Sufian pain (le bas) et Sufian bala (le haut)
- la distribution des paies des draps brodés et ramassés au printemps
- le ramassage des broderies qui viennent juste d'être terminées et le remplissage d'un questionnaire
- le calcul des salaires de ce dernier ramassage
- la seconde distribution des salaires ainsi que l'annonce de la décision pour certaines de ne plus devoir broder
- les examens pour permettre à de nouvelles recrues de participer au projet
- les visites des cours d'alphabétisation.

Frozan, l'interprète

Lailuma qui m'accompagnait lors des deux voyages précédents, ne pouvait malheureusement pas travailler avec moi cette fois-ci. La recherche pour trouver une remplaçante pouvant traduire du français ou de l'allemand en farsi a été extrêmement difficile : deux douzaines de coups de téléphone avant mon départ, aux ambassades de France et d'Allemagne à Kaboul, au centre culturel français et le Goethe institut de Kaboul se sont avérés sans succès. In extremis et grâce à une amie allemande, qui connaît un Afghan en Allemagne et qui par le biais de deux parentés à Kaboul, m'a mis en contact avec Frozan. Frozan, professeure de français à l'école Malalai (franco-

afghane) de Kaboul, était encore en vacances d'été et avait du temps. J'ai dû user de toute ma force de persuasion pour la convaincre de travailler avec moi. L'ennui à la maison, l'envie de parler le français et l'attrait du salaire que je lui proposais réussirent à la décider. La plaine de la Shomali a une mauvaise réputation, elle passe pour être très dangereuse auprès des Kabuli et les parents d'une jeune fille de bonne famille ne laissent pas leur fille (de 32 ans) partir avec des inconnus. Le premier jour, Frozan était très méfiante, mais après une journée de travail ensemble, sa méfiance avait totalement disparue. Ce fut pour elle comme une sorte de révélation de découvrir cette population sympathique des campagnes du Nord de Kaboul. Quelques jours plus tard, elle me confia, que dans sa vie, elle n'avait jamais été si fatiguée qu'après ce premier jour de travail ensemble ; je suppose que la nervosité de cette situation nouvelle non-approuvée par les parents, l'aller-retour en voiture ainsi que le bon air frais de Laghmani l'avaient quelque peu bousculée. Et pourtant, dès le premier soir, elle acceptait de continuer de travailler avec nous.

La première tournée pour payer les brodeuses

Les deux premiers jours sont réservés aux visites des Anciens du village, vouées aux salutations respectives puis à la distribution des paies des brodeuses pour les draps collectés en fin de printemps. De même, les professeures du programme d'alphabétisation sont aussi payées. Lorsque je ne suis pas là, ce qui est pratiquement toujours le cas, ce sont Khaled et Lailuma qui prennent cette opération en charge en 3 jours (chaque trimestre). Cette fois-ci, ce sont 12 900 \$ de salaires qui sont distribués en deux jours ! J'avais fait virer cette somme (calculée à Fribourg) par le trésorier de l'association sur le compte en banque de Kaboul. Cela avait parfaitement fonctionné, l'argent nous attendait (merci !). Lorsque l'occasion se présente je commence déjà à faire quelques photos, parfois même des portraits. Ce thème est encore tabou, car les femmes et les jeunes filles ne savent pas comment elles doivent réagir à ma demande de les photographier : si cela leur est autorisé (si les hommes, le mari, le père, le frère, l'autorisent) et qu'elles en seront les conséquences, quels risques à la clé ? Je n'exige absolument rien, raconte tout simplement que les Européens sont heureux d'associer un visage à une broderie. Je promets que toute personne photographiée recevra sa photo et que jamais ces photos ne seront publiées en Afghanistan.

La collecte des nouveaux draps brodés, les séances de conseils et le sondage.

Les jours suivants sont riches en contacts plus intensifs car la récolte des nouveaux draps brodés est l'occasion d'échanger avec chaque brodeuse, de parler de sa broderie, des motifs et de sa technique. Ces commentaires directs sont sensés faire progresser le niveau de la broderie. Ces journées sont pour moi les plus intéressantes du séjour : il s'agit d'une consultation personnelle (bien que tout un groupe de femmes écoutent assises tout autour). Je tente de trouver le juste dialogue pour stimuler la brodeuse dans son propre style tout en sachant qu'il me faut aussi satisfaire les goûts de la clientèle européenne.

J'avais observé avec plus d'attention encore la collecte précédente de fin du printemps en prenant des notes pour chaque brodeuse. Je me sers donc lors de cette consultation, de mes notes et du drap brodé étalé sous nos yeux. Lors de chaque arrivage de draps brodés à Fribourg, si nécessaire, je fais des commentaires (pour une bonne moitié des brodeuses). Cependant ceux-ci ne sont traduits par Lailuma que 3 mois plus tard, donc avec un fort décalage. Un tel échange avec contact direct est indispensable, à mon avis, au moins tous les deux ans. La qualité générale de cette livraison estivale est bien inférieure à celle du printemps. Les femmes s'expliquent et je comprends que la fin du printemps et l'été sont des mois très besogneux : dans les champs et aux jardins, il faut désherber, puis il y a les cueillettes et les processus de conservation des herbes,

fruits et légumes qui absorbent quasiment tout le temps des femmes. Leur solution : broder le plus vite possible en produisant une broderie médiocre. De plus, il y a dans toutes les familles, des malades, des décès ce qui les empêchent de broder ; l'activité de broderie passe après celles qui sont vitales, pour à la survie du corps et à la tradition.

A l'occasion de cette rencontre, je fais un sondage en demandant à chaque brodeuse : Combien a-t-elle d'enfants à la maison ? Quel âge ? A-t-elle de la parenté qui brode aussi ? Quel est le travail du mari ? Sont-ils propriétaires ? Les résultats sont pires que ce que j'estimais : seulement deux hommes sur dix exercent un travail rémunéré, les autres sont journaliers. Les enfants sont nombreux. Pour la première fois, je prends conscience que les meilleures brodeuses sont des célibataires entre 30 et 40 ans !

Le calcul des paies pour cette collecte

Lorsque tous les draps sont ramassés, je passe deux jours à Kaboul pour calculer les paies des draps récoltés ces jours passés. A cette occasion, je prends la décision concernant celles qui pourront broder plus ou moins à l'avenir. Pour cela, je considère le drap brodé que j'ai sous les yeux et je me sers de mes notes prises au printemps où j'ai par exemple écrit : « elle est adulte, la broderie n'est pas meilleure, => fini » mais aussi du sondage juste réalisé car en principe, ce sont les mères de familles nombreuses qui devraient avoir l'occasion de broder plus. L'autre principe concerne les jeunes filles : les toutes jeunes de 10–12 ans ne peuvent pas broder plus de 10 carrés par trimestre quant aux plus âgées non mariées : 20. Mais que faire lorsque j'apprends par exemple que Fatma, contre toutes règles de la tradition afghane, n'est plus assujettie aux travaux ménagers à la maison pour entièrement se consacrer à l'école et à la broderie, car elle est la seule à avoir un salaire dans la famille (son père diabétique a été amputé d'une jambe) ? Il est évident qu'il faut faire des exceptions qui ne peuvent pas être prises à la légère. Il y a aussi la triste constatation qu'une mère de famille nombreuse est bien loin de broder avec autant de raffinement (créatif et technique) qu'une célibataire et que ce sont justement les broderies des célibataires (elles ont plus de temps et surtout plus de tranquillité intérieure) qui assurent l'équilibre financier du projet. Une mauvaise broderie occasionne les mêmes frais de base qu'une bonne broderie (envois aller du matériel, retour des broderies, paies de Khaled et Lailuma). Les broderies médiocres sont vendues moins chères, les belles broderies sont achetées très rapidement. Une célibataire vivant en Afghanistan est prise en charge par sa famille ; elle reste chez ses parents et prendra soins d'eux âgés. Elle est aussi la tante pour tous les enfants des frères, puisque la femme vient s'installer dans sa belle-famille. Il y a donc toujours beaucoup à faire et pourtant elles ont intérieurement plus calmes. Elle n'obtient pas non plus de dot, contrairement aux femmes mariées (sous forme de bijoux). Quel dilemme !

La seconde séance de paies et les examens pour les nouvelles brodeuses

Les deux jours suivants sont à nouveau consacrés à payer les femmes. Pour cela, j'avais estimé une somme à Fribourg (un peu supérieure à celle du printemps) et une nouvelle fois, ce sont 12000 \$ qui sont distribués.

Le moment fort difficile pour les femmes et désagréable pour moi est arrivé, celui d'annoncer qui doit s'arrêter de broder (environ 10%). J'ai déjà raconté dans un récit précédent cette situation désolante, je ne recommence donc pas ici. Seule petite consolation pour cinq mères de familles nombreuses, un parrainage exceptionnel d'une année grâce à un don de 1000 € offert par une Suisseuse avant mon départ (donc 200 €/mère). La donatrice me faisait confiance pour les attribuer au mieux.

Le matériel, c'est à dire tissu et fils à broder, est distribué. Les brodeuses peuvent se choisir les portions elles-mêmes et je remarque qu'elles choisissent toutes du drap blanc. Alors que j'explique que les Européens apprécient particulièrement les broderies sur fond de couleur, certaines acceptent de prendre du drap de couleur qui est plus difficile à broder que le blanc.

Les deux derniers jours à Laghmani sont consacrés aux examens. Chaque habitante des quatre villages peut y participer. Les deux jours précédents nous avons distribué tissu, fils et tambour à broder. Les brodeuses devaient se présenter à l'examen avec la moitié d'un carré brodé. Toutes ont entendu, que l'examen est difficile : seulement 5 femmes par village seront prises ! Les femmes sont très nombreuses, plus de 80 pour le village de Qala-e-kona. Dès leur arrivée, je contrôle la qualité de la moitié du carré brodé et je peux de suite décider qui peut continuer de broder pour l'examen et qui je congédie en disant au revoir. De cette façon, le nombre des candidates est réduit rapidement; celles ayant passé la première étape doivent encore faire leurs preuves pendant 2 à 3 heures. Je circule et congédie régulièrement des brodeuses jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une dizaine : je dois alors prendre la décision.

À Sufian bâlâ elles sont 6, à Sufian pain effectivement comme prévu 5, à Qala-e-kona 7 et à Kakara 10 brodeuses avec qui je passe un contrat. À Kakara, ce n'est pas tant le nombre des candidates qui est déterminant mais parce qu'elles brodent bien plus habilement que dans les autres villages. Actuellement ce sont 207 femmes et jeunes filles qui brodent dans le cadre du projet.

Le programme d'alphabétisation

Cette fois-ci, accompagnée par Frozan, une pédagogue formée, les rencontres avec les quatre professeuses prennent une toute autre dimension. Frozan est totalement enthousiasmée par ces quatre femmes d'âges différents avec des expériences différentes mais qui toutes à leur façon ont su motiver leurs élèves (exclusivement des filles) pour apprendre à lire et à écrire. La rencontre entre Frozan et Shukria, la professeure de Sufian bâlâ, est particulière : elle avait auparavant exercé son métier pendant 7 ans, s'arrêtant pour élever ses enfants. Elle a de l'expérience et cela se ressent : de la souveraineté et une conscience aigüe que les filles doivent être instruites. Nous suivons quelques séances de cours où après un moment Frozan, en accord avec la prof, prend les rennes pour contrôler les acquis des filles. Toutes les filles savent lire couramment et écrire, même des phrases très difficiles. Dans la salle de cours de Sufian pain, je ne peux m'empêcher de retenir mes larmes, parce-que c'est trop incroyable, qu'un tel progrès ait pu être accompli en deux ans !